



ANNE-CHARLOTTE COMPAN

1. 26 octobre 2016. «Il n'y a plus personne dans le camp», déclarait la préfecture. Pourtant, de nombreux migrants sont toujours là et des abris brûlent.
2. 28 octobre. Dernière prière devant l'église érythréenne de la «jungle» avant sa destruction.



DANS L'INSTAGRAM DE POLKA

Anne-Charlotte Compan a suivi le démantèlement de la «jungle» de Calais pour le compte Instagram de Polka. Un regard sensible sur une opération éprouvante.

par **Elisa Mignot**

3. 24 octobre. Depuis 6 heures, des migrants attendent devant l'endroit d'où s'effectuent les départs vers les centres d'accueil et d'orientation.



4. 26 octobre. Ces cinq jeunes Erythréens sont arrivés ensemble à Calais il y a six mois. Ils pensaient pouvoir rejoindre leur famille en Angleterre. En vain.



Photos : © Anne-Charlotte Compan / Hors-lieu pour Polka Magazine

Arrivée la veille de l'évacuation de la «jungle» de Calais, Anne-Charlotte Compan a raconté pendant une semaine, de jour comme de nuit, la fin de ce camp de migrants du nord de la France où 6 000 à 8 000 personnes vivaient. La photographe avait déjà réalisé des reportages dans plusieurs bidonvilles, à Paris et à ses abords, mais l'immensité de la «jungle» l'a «profondément choquée».

«Avant de partir, j'avais entendu beaucoup de confrères critiquer le fait d'aller à Calais, nous accusant de profiter de la misère humaine. Je ne suis pas d'accord : il faut raconter ce qui se passe. Mais cela met

une sacrée pression pour être encore plus vigilant, pour rester dans l'humain, le respect, faire attention à ne pas jouer le jeu de la communication du gouvernement.» A plusieurs moments, Anne-Charlotte Compan a donc choisi de rester en retrait du groupe de journalistes – plus de 800 accrédités – pour se concentrer sur les individualités. Jour après jour, elle a senti la tension monter, d'autres journalistes se sont fait agresser, voler leurs portables – ce qu'elle refuse de juger au vu des conditions de vie dans la «jungle» –, des incendies éclataient un peu partout dans le camp. «C'était apocalyptique.»

A la fin de la semaine, ils n'étaient plus qu'une quinzaine de journalistes. L'immense majorité des migrants a été répartie dans toute la France. Ceux qui ont refusé de monter dans les cars veulent gagner Paris. «C'est vrai, il n'y a pas eu de gros débordements, de bagarres, relève Anne-Charlotte Compan, mais dans l'organisation elle-même, c'était terrible : on parlait de centre de tri, les gens étaient parqués derrière des barrières... Humainement, c'était très violent.» ●

Pour voir toutes les images du reportage d'Anne-Charlotte Compan, rendez-vous sur @polkamagazine.